

Ist das Kreuz destruierbar?
JEAN-LUC NANCY

DOI: <https://doi.org/10.15162/1827-5133/1923>

1.

La question qui vaut ici comme titre m'a été adressée par les organisateurs de cette rencontre consacrée à «Penser le deuxième – Christ», formule où se fait remarquer le suspens intérieur de la phrase. Nous reparlerons certainement du tiret pensant ou pensif (*Gedankenstrich*) qui marque ce titre d'un trait distinctif, suspensif, étiré comme la barre horizontale d'une croix dépourvue de verticale. Une déconstruction (c'est ainsi que le français traduit *Destruktion* dans le sens que Heidegger a donné à ce mot) implique un écart à l'intérieur de ce qui est à déconstruire et le trait penseur, ici, paraît mettre la pensée d'emblée en posture déconstructrice.

Peut-être le geste déconstructeur consiste-t-il essentiellement dans un suspens, dans le trait et dans le retrait suspensif d'une liaison, qu'elle soit d'attribution, d'opposition ou de consécution. Un étirement, un écartement, un délai dans l'opération en jeu. Une dynamique telle que celle dénommée *différance* par Derrida: l'identification de n'importe quel terme est infinie, telle est aussi celle de sa différence avec tout autre. Et cette *différance* infinie est finie puisqu'elle ne se joue qu'à même les termes – ces derniers étant compris aussi bien comme des termes de langage que comme des réalités empiriques, si tant est qu'on puisse dissocier les uns des autres.

Ainsi donc si je dis «la croix» dois-je aussitôt distinguer son idée (par exemple de l'idée de tronc ou de celle de sceptre) et en même temps la mettre en tension avec elle-même, par exemple s'il s'avère qu'il pourrait en même temps s'agir d'un tronc ou d'un sceptre (ce que nous savons déjà...). *En même temps* mais ce temps n'est le même que pour autant qu'il diffère. Il est le temps du «comme»: de la croix comme tronc ou comme sceptre qui ne sont ni l'un ni l'autre des instruments de supplice. (En français ce «comme» reste passible des deux sens, en allemand, de *als* et de *wie*.)

Or l'instrument de supplice *est* aussi un tronc et un sceptre – au moins, car il est encore d'autres choses. Que veut dire «être» ici dès lors que cet être réunit les deux sens de «en tant que» et de «pareil à» et que cette réunion fait justement l'être de la croix, le mystérieux assemblage du supplice, du tronc et du sceptre – chacun de ces termes se trouvant à son tour et en même temps emporté en *différance*.

2.

La croix a donné lieu à tous les traitements possibles. Devenue le signe éminent de la foi chrétienne elle n'a pas manqué de se faire rappeler aussi bien ses origines antérieures – svastika vinca ou indienne, ankh égyptien, croix dite celtique, etc.

Il n'y a pas de doute que l'adoption de la croix comme emblème chrétien – adoption relativement tardive, on le sait, contemporaine de Constantin et non de Paul ni des Évangiles – a correspondu à un phénomène extrêmement ample et profond de la civilisation ou si on préfère des énergies erratiques de l'histoire.

D'un coup, les figures divines sont effacées et remplacées par un objet. Cet objet est fait de main d'homme. Il est fabriqué, construit. La peinture chrétienne utilisera toutes les marques du travail opéré sur le bois, de son équarrissage aux clous ou aux mortaises fixant son articulation centrale – pour ne rien dire des clous qui fixent le corps sur le bois.

Peu importe si, comme il est assez probable, Jésus fut cloué à un poteau et si le terme *crux* – peut-être d'origine punique – a pu désigner divers instruments de supplice aussi bien que l'idée même du supplice, de la torture et du tourment infligé. Les mots « croix » et « crucial » ont aujourd'hui conservé la valeur de la souffrance liée à un point décisif, à l'acuité d'un risque imminent.¹ Mais ce qui a fait proprement le symbole se trouve dans la croisée des bois du supplice, où s'incorpore depuis environ quinze siècles l'idée d'une torture ignominieuse par quoi s'opère rien de moins que la mort du dieu et le salut de l'homme.

A bien y penser, cette opération symbolique est à peine imaginable ou concevable. Comment a-t-on pu édifier une construction aussi complexe – celle d'une condamnation de l'homme, de sa rédemption possible, de sa réalisation par la mort du dieu fait homme et ressuscité? Mais comment en re-

¹ Je passe sur les termes grec, araméen ou hébreu qui ont désigné un instrument analogue – pieu ou poteau de pendaison, d'empalement ou d'exposition – puisque c'est le terme latin qui a prévalu et que c'est selon la loi romaine qu'eut lieu la crucifixion de Jésus. La marque romaine est omniprésente dans cette histoire.

vanche ne pas saisir aussitôt combien en effet la croix – les deux bois croisés d'un supplice qui réunit la pendaison, l'écartèlement et l'asphyxie – se prête admirablement à rassembler l'énoncé tout entier de ce kérygme ou déclaration de foi? Comment ne pas pressentir qu'on se trouve en présence d'un considérable remuement des affaires du monde – de l'anthropologie aussi bien que de la culture, la politique et la pensée?

3.

Et de fait, une chose au moins peut être assurée: le tracé de la croix telle que nous la connaissons, qu'elle soit proprement latine ou en T (*crux inmissa* ou *crux commissa*), reprend à son compte une brassée de symboles, de totems ou emblèmes qui vont au moins de la *svastika* indienne jusqu'à l'*ankh* égyptien ou à la croix dite celtique. Par ailleurs le *labarum* des armées romaines offrait de lui-même une forme de croix ansée ou latine, enseigne qui donnera les *vexilla regis* de l'hymne dans lequel *fulget crucis mysterium* et dont le texte entier donne une théologie spirituelle presque exhaustive de toutes les vertus de la croix.

Sur l'enseigne de Constantin, le chrisme n'est pas encore la croix mais compose avec les lettres X et P croisées de *Christos* un monogramme solaire dont le caractère rayonnant, irradiant et fulgurant autorise mieux encore que la simple croix la surabondance symbolique à portée cosmique, métaphysique et mystique qu'a engrangée René Guénon dans son étude sur la croix. Dans cette étude, une des plus nourries sur ce sujet, le mystère chrétien occupe peu de place, comme s'il s'agissait justement de dissiper sa spécificité dans un ésotérisme aussi polyphonique que possible: mais si geste théorique a des mobiles précis, il n'en reste pas moins très légitime car l'universalisme qui marque de façon si prégnante le christianisme enveloppe en effet une récollection de motifs et de signes reçus de bien des cultures et des traditions, en même temps que leur refonte au creuset de l'universel.

Il n'est que de voir comment Grégoire de Nysse, peu après le temps de Constantin, interprète la forme de la Croix selon les directions du monde et interprète des paroles des Psaumes de David en une anticipation de la royauté universelle du Christ.

4.

La croix est le résultat ou la résultante d'un ensemble d'opérations nombreuses qu'un processus aussi complexe que largement imperceptible pour l'historien – et non réductible à une quelconque téléologie – a fait aboutir à l'irradiation d'un monde ou de ce qui était en train de former le premier monde au sens d'une universalité de sens et de destination. Ce point de l'universel est crucial, c'est à plus d'un égard le cas de le dire car il aura marqué du signe de la croix une série de transformations dont les noms de l'Europe et de l'Occident auront fini par désigner la cristallisation en une formation culturelle et pragmatique dont l'extension est devenue de fait universelle. Pour autant, le christianisme n'est pas devenu religion universelle: au contraire il s'est lentement retiré de sa propre affirmation institutionnelle et différentielle, laissant aujourd'hui le monde qu'il avait ouvert devant une sorte d'universel vacant que ne signe ni ne signale plus la croix.

Pour autant, les autres formes symboliques qui l'ont accompagné ou suivi ne correspondent pas à des phénomènes comparables. La métaphysique est restée asymbolique, le judaïsme ne s'est donné des symboles qu'au gré des circonstances, l'islam n'a adopté le croissant qu'assez tard en le recevant des Turcs : dans ces deux versions du monothéisme, le christianisme seul s'est donné un symbole qu'on peut dire consubstantiel à sa théologie et à sa spiritualité. Ce faisant, il s'est écarté de l'interdiction des images que les deux autres ont respectée de manière beaucoup plus stricte.

La croix est une image par elle-même et l'est encore plus lorsqu'elle porte la représentation du crucifié – quoique le protestantisme, de manière générale, préfère la croix nue. Mais quelle que soit l'importance de cette représentation dans les arts catholique et orthodoxe on peut dire que le crucifié vaut surtout par la croix que forme son corps.

La croix des bras ouverts a pu être interprétée comme l'accueil de tous les pécheurs – ce qui conduisit même les jansénistes à adopter une représentation aux bras plutôt dirigés vers le haut (comme pour limiter l'accès au salut). Ils adoptaient un modèle inventé auparavant pour accentuer l'aspect douloureux

du Christ et qui peut-être revenait sans le savoir vers un possible poteau originel – bien que la forme de la croix restât intacte dans ces crucifix.

Les bras en croix sont plus restés liés à la souffrance qu'à l'accueil gracieux, comme en témoignent en particulier les vers d'Aragon :

*Rien n'est jamais acquis à l'homme Ni sa force
Ni sa faiblesse ni son cœur Et quand il croit
Ouvrir ses bras son ombre est celle d'une croix
Et quand il croit serrer son bonheur il le broie.*

5.

La rime française très riche entre *croix* et *broie* ouvre sur le cœur du mystère de la croix. L'hymne de Fortunat en donne un très bon raccourci théologique :

<p>Vexilla Regis proudeunt, Fulget Crucis mysterium : Quo carne carnis conditor, Suspensus est patibulo.</p> <p>Quo vulneratus insuper Mucrone diro lanceæ, Ut nos lavaret crimine, Manavit unda et sanguine.</p>	<p>Les enseignes du roi s'avancent, Fulgure le mystère de la croix : En chair le fondateur de la chair Est suspendu au gibet.</p> <p>Blessé au plus haut point Par la cruelle pointe de la lance Afin de nous laver du crime Il se répandit en eau et en sang.</p>
---	--

Le cœur de l'affaire est parfaitement ciblé par la conjonction ou la contraction *carne carnis* : la croix porte la chair du créateur de la chair. *Conditor* ajoute à l'idée de création celle de fondation, d'établissement ou d'institution et de mise en sûreté. Le créateur de la chair souffre en elle pour elle afin d'assurer son intégrité par l'extinction de sa faute.

Cela se passe, comme on l'a commenté de plusieurs manières, à l'extrémité du sacrifice : non seulement une vie est répandue afin de relier les vivants au monde sacré des morts mais la vie elle-même en s'épanchant se lave de ce qui la souille. En d'autres termes, la finitude s'avère capable de l'infini.

<p>Arbor decora, et fulgida, Ornata Regis purpura, Electa digno stipite, Tam sancta membra tangere.</p>	<p>Arbre superbe et resplendissant Orné de la pourpre du roi Tronc digne d'être élu A toucher des membres si saints</p>
---	---

<p>Beáta, cujus bráchiis Sæcli pepéndit prétium, Statéra facta córporis, Prædámque tulit tártari.</p> <p>O Crux ave, spes unica, Hoc Passiónis témpore, Auge piis justítiam, Reísque dona véniam.</p>	<p>Heureux aux bras de qui Fut suspendu le rachat du monde, Devenu balance du corps Et qui ravit sa proie au tartare.</p> <p>O Croix salut espoir unique En ce temps de la Passion Accrois justice pour les pieux Et donne pardon aux accusés.</p>
---	--

C'est la croix elle-même, ce tronc aussi matériel et vivant que royal et rutilant qui devient la balance d'une justice absolue. Il n'y a plus de sacrifice, il n'y a qu'une sanctification universelle. En d'autres termes, qui sont aussi ceux de la philosophie lorsqu'elle éprouve le besoin de se réinscrire elle-même dans les emblèmes qu'elle veut penser, la coïncidence du calvaire et du trône dans le jaillissement de l'infini ou bien la rose dans la croix du présent (elle-même écho de la devise de Luther «Le cœur du chrétien marche sur des roses lorsqu'il se tient debout sous la croix.»)

En ce point où se croisent et se crucifient l'un sur l'autre le fini et l'infini aussi bien que la figure et le concept, en ce point où la foi et la pensée se sacrifient et se sanctifient l'une par l'autre en un *acte* qui est une disposition du cœur où tout langage est congédié, il ne s'agit pas d'une extase mystique – ou du moins une telle extase devrait être comprise sans aucune exaltation.

Il s'agit bel et bien tout simplement du point crucial, le plus difficile et le plus décisif.

6.

Si je dis que ce point est figuré par la croisée de la croix, je dis trop peu puisqu'il ne s'agit pas d'une figure. Si je dis qu'il se tient dans la vérité géométrique du point, je dis encore trop peu ou bien trop puisque ce point sans dimension ouvre la possibilité de sa multiplication infinie dans toutes les directions sur lesquelles la croix est ouverte. Il doit rester le point d'une contradiction qui ne se résout ni n'est relevée mais qui ne cesse de se relancer elle-même dans ce qu'un autre penseur, Nietzsche, nomme sa «terrible paradoxie».

C'est bien à cela qu'aboutit l'immense élaboration qui a réuni les ressources grecques, juives et romaines et derrière elles celles de l'Égypte, de la Mésopotamie, de la Syrie puis celles de l'islam, du judaïsme et de toutes les pensées dont les réfutations ou les refus confirment le scandale de cet aboutissement.

C'est à cela, c'est-à-dire à une mise au supplice et en gloire de l'homme – la première aussi désolante que la seconde est insolente. Or cette croisée intenable est aussi celle d'où s'est propagée une énergie remarquable et vertigineuse, l'esprit d'une entreprise par laquelle l'humanité entière s'est trouvée entraînée dans une aventure de conquête sans précédent – et peut-être sans avenir.

Car c'est bien désormais cette conquête – des savoirs, des forces, des productions – qui paraît mettre au supplice l'humanité et avec elle tout ce qu'elle a conquis sur la terre et au ciel.

Ce point crucial est celui d'une épreuve impitoyable qui vient doubler en quelque sorte le salut en transformant la gloire infinie et ponctuelle (éternelle) en sacrifice sanglant sur l'autel d'un autre infini, sombre et exponentiel. La croix comme ombre ou l'ombre de la croix.

7.

Or ce point est le point d'assemblage de la construction. Comme tout point d'assemblage il s'offre au désassemblage. La croix est par structure déconstrucible. C'est sa déconstruction qui ne cesse depuis déjà longtemps de faire apparaître la terrible paradoxe de ce qu'on a nommé l'occident et qui est en effet un soir, un assombrissement de la terre entière qui perd toute assurance de salut en même temps qu'elle se convainc d'une malfaisance de civilisation dont il est difficile d'imaginer l'arrêt.

Mais le même désassemblage montre les pièces détachées : le poteau, la traverse et la fixation. Le corps pendu, les bras ouverts et le cœur percé. C'est l'assemblage, c'est ce clou qui fixe la construction, c'est cette blessure guérissante qui porte la question : en quoi la construction elle-même, en quoi son unité plénière, son plénitude d'accomplissement, sa parousie suressentielle recèlent-elles le danger ?

En quoi l'amour absolu et infini qui réunit tous les hommes dans la commune glorification de leur finitude risque-t-il de les emporter dans une étreinte d'anéantissement? Le triomphe sur la mort remporté par la mort peut-il être celui de la mort plutôt que celui d'une vie divine ?

La croix désormais fait signe vers cette question.

8.

D'où fait-elle signe, ou bien en quoi consiste proprement ce signe ?

Il se tient au centre de la croix, au point de la jonction. C'est le point même de la construction et donc de la déconstruction. Comme tout point il est sans dimension. Il n'a pas l'épaisseur d'un clou et moins encore celle d'une ligature. Il est la croisée des lignes, des directions de l'espace et du temps, le point crucial où le corps s'attache à l'esprit, où le verbe se fait chair, où la chair meurt et ressuscite. En ce point de contact non mesurable la construction s'est toujours-déjà déconstruite. La croisée des opposés s'est toujours déjà échappée à l'infini, ayant lieu sans avoir lieu. L'Occident n'aura pas cessé de se soucier de cette rencontre – oxymore ou dialectique, mort-vivant, homme et femme, homme et dieu, ici et ailleurs, jadis et jamais.

Lorsqu'en ce point se décroisent le haut et le bas, l'orient et l'occident, le zénith et le nadir deux événements ont lieu du même coup : d'une part tout s'affaisse en struction, en tas, en amas confus de tous les opposés – d'autre part à travers la struction persiste à s'ouvrir la percée, l'échappée du point.

Les assemblages et les désassemblages, les positions et les oppositions sont emportés ensemble dans cette échappée. Les croix, les parallèles, les cercles, les rayonnements et les concentrations n'ont plus lieu de s'exercer. Tel est le signe – sans autre signification que celle d'un cri d'abandon.

[Au bout du compte ce sera que la déconstructibilité - ou le mystère - est exactement le maintien du construit dans sa struction....]

Jean-Luc Nancy